

L'occlusive vélaire sonore *g* et les labio-vélaires (*w*, *gw*, *kw*, *gb*, *kp*) en mandingue

Denis CREISSELS
Université Lumière (Lyon2)
e-mail : denis.creissels@univ-lyon2.fr

1. Les consonnes *g*, *gb*, *kp* et les séquences *gw* / *kw* dans les systèmes phonologiques mandingues

Les systèmes phonologiques mandingues, envisagés d'un point de vue strictement synchronique, connaissent des situations très diverses en ce qui concerne la présence ou l'absence de l'occlusive vélaire sonore *g*, des occlusives labio-vélaires *gb* et/ou *kp* ainsi que des séquences *gw* et/ou *kw* :

-certains parlars n'ont ni *g*, ni occlusives doubles labio-vélaires, ni séquences *gw* ou *kw* ; c'est notamment le cas du mandinka de Gambie ;

-certains parlars ont un phonème *g* mais n'ont ni occlusives doubles labio-vélaires, ni séquences *gw* ou *kw* ; c'est notamment le cas du malinké de Kita et du khasonké ;

-d'autres parlars ont dans leur inventaire de phonèmes à la fois la vélaire sonore *g* et l'occlusive double labio-vélaire sonore *gb*, mais n'ont ni *kp*, ni séquence *gw* ou *kw* ; une telle situation est celle de beaucoup de parlars guinéens ou ivoiriens¹ ;

-les parlars bambara attestent généralement un phonème *g* et des séquences *gw* et *kw*, mais pas d'occlusives doubles labio-vélaires ; une telle situation se rencontre aussi en marka ;

-le bambara du Baninko illustre enfin une situation dans laquelle tous ces sons sont attestés, mais où *g* est très marginal, et où on peut considérer que *gb* et *gw* sont deux réalisations d'une même unité phonologique, de même que *kp* et *kw*.

Dans cet article, on ne discutera pas les arguments permettant de décider si, dans une analyse synchronique des parlars qui ont phonétiquement des séquences *gw* ou *kw*, ces séquences doivent être analysées comme réalisations de phonèmes uniques ou séquences de phonèmes². On se concentrera sur la question des correspondances interdialectales qui impliquent ces sons ou séquences de sons, et sur les hypothèses diachroniques qu'on peut tirer de l'analyse de ces correspondances, en se limitant aux correspondances à l'initiale des mots.

¹ A ceci près que dans les parlars ivoiriens, on trouve couramment un nombre très limité de lexèmes ordinaires (de l'ordre de trois ou quatre) avec un *kp* initial, *kp* pouvant par ailleurs être courant dans les idéophones -cf. notamment Creissels 1988.

² Il conviendra toutefois d'évoquer brièvement cette question à la section 2 -cf. notamment note 3. Mais l'important, pour éviter toute erreur méthodologique, est d'avoir conscience qu'il n'y a pas forcément convergence entre l'analyse du statut de ces séquences dans le système d'un parler donné et leur statut du point de vue du diasystème, c'est-à-dire que les arguments pour considérer qu'une séquence *gw* ou *kw* est à traiter comme une seule unité dans l'analyse synchronique d'un parler ne sont pas transposables à une analyse de type dialectologique ou diachronique, et réciproquement.

2. Illustration : le *g* bambara du point de vue du diasystème mandingue

Avant d'entrer dans le vif du sujet, l'observation des correspondances dans lesquelles peut entrer le *g* bambara permettra de se faire une idée de la complexité du problème. En effet, là où pour la phonologie synchronique du bambara on peut considérer qu'il y a un seul et même phonème *g*³, on a du point de vue du diasystème mandingue au moins quatre réalités différentes :

–il y a des *g* qui apparaissent comme premier élément d'attaques complexes *gl*, dans des mots qui d'un parler bambara à l'autre peuvent apparaître également avec une initiale *bl* ou *dl*, comme par exemple *glɔ̄* ~ *blɔ̄* ~ *dlɔ̄* 'bière de mil' ; en malinké ou en dioula, ces mots se retrouvent régulièrement avec un *d* initial séparé de la consonne suivante par une voyelle : *dɔ̄lɔ* ;

–d'autres *g* initiaux des parlers bambara sont en relation avec la prénasalisation, et dans les limites même du bambara sont sujets à des alternances *g* ~ *ng* ~ *nk*, comme *gɪrɪnti* ~ *ngɪrɪnti* ~ *nkɪrɪnti* 'éructer' ; dans les parlers situés à l'ouest du bambara qui ont un phonème *g* et ignorent la prénasalisation, ces termes se retrouvent généralement avec *k* initial ;

–il y a ensuite des termes qui ont généralement dans les parlers bambara un *g* initial non suivi de *w* ou de voyelle arrondie, mais qu'on trouve néanmoins avec *gb* initial en bambara du Baninko, comme *gàla* 'indigo' ou *gáranke* 'cordonnier' ; de tels termes apparaissent régulièrement avec *g* initial dans les autres parlers qui ont un phonème *g*, et on peut considérer comme pertinent pour la suite de l'analyse qu'il s'agit généralement de termes qui se rencontrent avec des formes très semblables dans des langues autres que le mandingue, donc vraisemblablement des mots-voyageurs qu'on peut soupçonner de s'être diffusés à travers les parlers mandingues à une date relativement récente ;

–il y a enfin des termes qui ont généralement en bambara une initiale *gw* suivi de voyelle non arrondie ou *g* suivi de voyelle arrondie ; ces termes correspondent régulièrement à des termes à initiale *gb* dans les parlers mandingues du sud (Guinée et Côte d'Ivoire), et à des termes à initiale *g* dans les parlers malinké situés en gros entre Kita et la zone bambara ; par contre la forme que prennent ces termes dans les parlers situés en gros à l'ouest de Kita ainsi qu'en marka pose des problèmes spécifiques qui seront développés plus loin.

En outre, il faut tenir compte du fait qu'il existe un terme bambara à initiale *j* (*jé* 'blanc'), qui du point de vue des correspondances avec les autres parlers se comporte comme les termes bambara à initiale *gw* : il correspond en effet à *gwé* en malinké de Kangaba et à *gbé* dans les parlers mandingues du sud, ce qui laisse supposer que son *j* initial représente un cas isolé de palatalisation d'une initiale *g* s'expliquant elle-même, au niveau bambara, comme le

³ Bien que la décision à ce sujet ne soit pas cruciale pour l'étude entreprise ici, je considère que dans une analyse synchronique du bambara il n'y a aucune raison de considérer *gw* comme autre chose qu'une séquence de phonèmes. En effet, si on se donne la peine d'oublier la vision du bambara que donne l'orthographe standard pour procéder à une analyse sur la base de transcriptions phonétiques, on aboutit rapidement à la conclusion que *C₁C₂V* est un type syllabique extrêmement commun en bambara, que la variété des consonnes *C₁* combinables avec *w* en position *C₂* est trop grande pour qu'il soit raisonnable de faire un phonème différent de chaque séquence *Cw* possible, et enfin que dans une analyse phonologique synchronique, il n'y a aucune raison de traiter les séquences *gw* différemment des autres séquences *Cw*.

résultat de la délabialisation de *gw* (à moins qu'il ne s'agisse d'une forme qui serait passée en bambara à partir d'un parler malinké où ce terme a de manière régulière la forme *gé*?).

On doit enfin tenir compte de quelques termes communément attestés en bambara avec *w* initial mais qui entrent dans les correspondances généralement valables pour les termes bambara à initiale *gw* + voyelle non arrondie ou *g* + voyelle arrondie, ce qui suggère de considérer de telles attestations de *w* initial comme le résultat de l'affaiblissement d'un *g(w)* plus ancien :

wére 'autre', cf. Kita *gède*, parlers du sud *gbéré*
wòlo 'peau', cf. Kita *gùlu*, parlers du sud *gbòlo*

L'hypothèse selon laquelle le *w* initial de tels mots doit provenir de l'affaiblissement de l'initiale de formes comme *gwére* ou *gòlo* par une évolution relativement récente, propre à certains parlers mandingues centraux, est corroborée par le témoignage des trois mots-voyageurs pour 'parc à bestiaux' (bambara *wére*), 'argent' (bambara *wári*) et 'cola' (bambara *wòro*). En effet, en dehors du mandingue, ces trois termes ont très généralement une première syllabe *go* (on relève par exemple en soninké *goore* 'parc à bestiaux', *gode* 'argent' et *goro* 'cola'). Le *w* initial de ces trois termes, à la différence de celui de *wére* 'autre' ou de *wòlo* 'peau', n'est pas propre au bambara, et se retrouve au contraire dans la plus grande partie du domaine mandingue : en mandingue, ces termes ne présentent une initiale occlusive que dans les parlers les plus à l'ouest, donc les moins susceptibles d'avoir été atteints à date récente par des innovations en provenance de la zone centrale : mandinka *kòoree* 'parc à bestiaux', *kódi* 'argent' et *kùruu* 'cola'. Mais justement, la seule explication à cette distribution est que ces termes se soient diffusés en mandingue à partir d'un parler qui les avait empruntés avec un *g(w)* initial et où leur initiale avait ensuite subi le même processus d'affaiblissement que celui que nous avons supposé être à l'origine de *wére* et de *wòlo*.

3. Séquences *Cw* imputables à des processus réduisant le nombre de syllabes d'un mot tout en complexifiant la structure des syllabes

Les processus évoqués à cette section sont manifestement récents, compte tenu de leur distribution géographique limitée, et ils concernent des termes qui ne posent pas de problèmes de reconstruction particuliers au niveau mandingue. Ils sont toutefois intéressants à observer dans la mesure où par certains aspects ils peuvent aider à comprendre l'origine des correspondances plus problématiques qui seront analysées dans ce qui suit.

Ces processus ont été particulièrement actifs dans les parlers marka, mais ils concernent à divers titres les parlers bambara ainsi que les parlers les plus méridionaux, et présentent en bambara des particularités particulièrement intéressantes pour notre propos.

Comparons pour commencer les formes suivantes du marka et du malinké de Kita⁴ :

⁴ Rappelons que les tons lexicaux du marka sont en gros l'inverse de ceux de la majorité des autres parlers mandingues.

marka	malinké de Kita	
<i>bwéi</i>	<i>bòri</i>	'courir'
<i>dwò</i>	<i>dóko</i>	'cadet'
<i>fwóo</i>	<i>hutu</i>	'champ'
<i>kwó</i>	<i>kòko</i>	'sel'
<i>swéin</i>	<i>sòni</i>	'griffe, ongle'
<i>swó</i>	<i>sòko</i>	'percer'
<i>swòn</i>	<i>súma</i>	'froid'

En dehors du fait que le marka (comme l'ensemble des parlers mandingues de l'est et du sud) a conservé des distinctions de timbre vocalique que le malinké de Kita a perdues, il semble évident que les formes du malinké de Kita citées ici doivent rester plus près que les formes marka de ce qu'ont pu être les formes mandingues anciennes, car on peut facilement expliquer en termes de processus phonétiques les formes marka à partir de formes anciennes présentant la même structure syllabique que les formes malinké, mais pas l'inverse. En effet, on peut aisément formuler des règles qui prédisent les formes marka à partir de la chute de la consonne médiane dans des formes *C1V1C2V2* où *V1* est une voyelle postérieure arrondie, alors que la consonne intervocalique du malinké ne peut pas être prédite à partir de la forme marka, et n'a aucune explication vraisemblable en termes de suffixation d'un lexème qui aurait été initialement monosyllabique.

Mais pour notre propos, il est particulièrement intéressant d'observer en marka le cas de *kwán* 'puits'. En effet, dans tous les parlers où ce mot a une structure dissyllabique, il se présente comme *kòlon*, ce qui veut dire que les processus déclenchés par la chute d'une consonne intervocalique peuvent avoir pour effet qu'une séquence *ɔɔ* aboutisse non pas à *wɔ*, mais à *wa*.

En bambara, la chute des consonnes intervocaliques est un phénomène beaucoup moins commun qu'en marka, car il concerne presque uniquement des termes qui, dans les parlers où ils ont une structure dissyllabique, présentent une intervocalique vélaire. Mais le bambara a l'intérêt de présenter systématiquement, dans de tels cas, des processus affectant les timbres vocaliques qui n'apparaissent que très sporadiquement en marka, et qui sont susceptibles de jeter un éclairage intéressant sur des questions qui seront abordées plus loin.

En effet, en bambara, ce phénomène concerne essentiellement des termes qui, lorsqu'ils ont une structure dissyllabique, présentent une séquence *-ɔkɔ / -ɔgo* ou *-aka / -aga*. Or en bambara :

-au lieu d'aboutir à un *-a* long, les séquences *-aka / -aga* aboutissent parfois à *-wa* : *fwá ~ fága* 'jarre' ;

-au lieu d'aboutir à un *-ɔ* long ou à une séquence *-wɔ*, les séquences *-ɔkɔ / -ɔgo* aboutissent elles aussi à *-wa* : *dwá ~ dɔgo* 'cadet', *kwá ~ kɔgo* 'sel', *fwá ~ sɔgo* 'percer', *twá ~ tɔgo* 'nom', à quoi on peut ajouter *máa ~ mɔgo* 'personne', où la forme (non attestée) *mwá* qu'on attendrait d'après les régularités dominantes a dû subir une délabialisation.

Le processus *-aka / -aga* → *-wa* doit s'expliquer par la nature labiale de la consonne initiale : il ne semble en effet s'observer que lorsque la consonne initiale est une labiale. Autrement, *-aga / -aka* se réduit à un *-a* long (cf. par exemple *dáa ~ dàga* 'pot'). Pour expliquer des formes comme *fwá ~ fága* 'jarre', on peut donc supposer que dans le processus

de réduction syllabique, il y a eu une étape où la première voyelle subsistait sous forme réduite, et était de ce fait susceptible de modifier son timbre sous l'influence d'une consonne labiale : *faga* → *fūya* → *fwa*.

En ce qui concerne le processus *-ɔkɔ / -ɔgo* → *-wa*, le problème n'est pas d'expliquer l'apparition d'un *w* (qui peut tout simplement résulter de la diphtongaison d'un *ɔ* long), mais plutôt d'expliquer l'apparition d'un timbre vocalique *a*. Autrement dit, le problème qui apparaissait marginalement en marka avec la forme *kwán* 'puits' se pose en bambara pour toute une série de mots qui, lorsqu'ils ont une forme dissyllabique, ont un vocalisme *ɔ-ɔ*.

Il faut se souvenir ici que dans l'histoire des langues, les processus de dissimilation entre les deux éléments d'une diphtongue sont extrêmement communs, et ont notamment joué un rôle considérable dans l'histoire du français et des autres langues romanes. Les langues romanes témoignent en particulier du fait que la délabialisation de *o* dans des séquences de type *wo* peut s'effectuer indépendamment d'un conditionnement par la voyelle suivante, c'est-à-dire du fait d'un pur processus de dissimilation opérant dans les limites de la diphtongue elle-même : en espagnol, *wo* résultant de la diphtongaison d'un *ɔ* accentué s'est transformé en *we* sans qu'intervienne là un conditionnement par le contexte. On peut aussi évoquer le témoignage de langues africaines dont l'histoire est mieux connue que celle des langues mandé, et notamment des langues bantoues : en tswana par exemple, le démonstratif de classe 17 a en variation libre les deux formes *kó* et *kwá* ; la première est celle qu'on attend d'après la structure générale des démonstratifs, et il ne semble guère possible d'expliquer la deuxième autrement que comme une modification phonétique de la première.

Il n'y a donc aucune difficulté à admettre que des formes bambara comme *twá* 'nom' s'expliquent par une évolution *tɔgo* → *twɔ* → *twá*. La question qu'on doit toutefois se poser à ce niveau est d'expliquer pourquoi la dissimilation de *wɔ* en *wa* s'est produite lorsque *wɔ* résultait de la réduction d'une séquence *ɔgo*, mais ne s'est pas produite lorsque *wɔ* résultait de la diphtongaison d'une forme originellement monosyllabique, comme par exemple *kó* → *kwó* 'dos'. Il semble raisonnable d'imaginer que c'est l'ancienneté relative des processus qui est en cause : la dissimilation de *wɔ* issu de *ɔgo* en *wa* était probablement achevée dans les parlers où elle a eu lieu avant que se produise la diphtongaison de *ɔ* en *wɔ* dans certains monosyllabes.

4. Attestations de *g* dans des correspondances explicables sans avoir à postuler un **g* mandingue ancien

4.1. Le *g* 'stable'

Il faut comprendre par *g* stable un *g* initial qui se retrouve non suivi de *w* et non précédé de nasale dans (presque) tous les parlers mandingues qui ont ce phonème, et qui correspond à un *k* initial dans les parlers de l'ouest (mandinka) qui ignorent le phonème *g*. Pour être tout-à-fait précis, en dehors du mandinka où ces termes présentent un *k* initial aisément explicable par l'absence de *g* dans le système ce parler, les seuls parlers où ces termes peuvent se rencontrer avec une initiale autre que *g* sont les parlers du sud, où on les trouve parfois avec un *gb* initial. On peut par exemple citer *gáranke* 'cordonnier', qui apparaît comme *gbáranke* en bambara du Baninko.

Comme il y a déjà été fait allusion ci-dessus, les termes concernés se rencontrent généralement avec des formes très semblables dans des langues parfois éloignées du mandingue, ce qui laisse supposer qu'il s'agit de termes ayant circulé à date relativement récente, et qui ont tout simplement conservé dans la plupart des parlers mandingues le *g* initial qu'ils avaient dans la langue à laquelle le mandingue les a empruntés.

Il reste toutefois à expliquer les attestations de ces termes qui présentent un *gb* initial. Compte tenu de la diffusion très large qu'ont généralement les mots concernés, il semble difficilement imaginable que de tels *gb* s'expliquent par la rétention d'une labialité originelle qui partout ailleurs que dans quelques parlers mandingues aurait disparu sans laisser la moindre trace. Il est plus raisonnable de penser que lorsque ces mots ont pénétré dans les parlers en question, un son voisin dont le statut phonologique était plus fermement établi a pu localement se substituer au *g* initial de la forme d'origine. Il n'est d'ailleurs pas impossible que lorsque les termes en question se sont introduits dans les parlers où leur initiale a été modifiée, le statut de *g* ait été encore plus marginal dans ces parlers qu'il ne l'est aujourd'hui.

Du point de vue de la reconstruction, la conclusion qui s'impose est en tout cas que les termes mandingues présentant un *g* initial stable ne permettent pas de reconstruire un **g* mandingue ancien, mais s'expliquent plutôt par des processus relativement récents de diffusion de mots-voyageurs.

Ceci ne veut toutefois pas dire qu'il faille renoncer à reconstruire un **g* mandingue ancien, mais simplement que les termes dont l'initiale est susceptible d'être interprétée comme réflexe d'un **g* ancien ne doivent pas être cherchés parmi ceux qui présentent actuellement un *g* initial stable.

4.2. Correspondances impliquant un *g* analysable comme résultant de la prénasalisation de *k*

Concernant la prénasalisation, qui en mandingue est en gros caractéristique des parlers de la zone bambara, on peut considérer comme acquis à la suite des travaux de Vydrine qu'il ne s'agit pas d'un développement récent qui aurait une explication purement phonétique, mais plutôt d'un résidu de préfixes anciens qui auraient pu notamment avoir une valeur classificatoire –cf. Vydrine 2001.

Par ailleurs, le voisement d'une consonne sourde précédée de nasale, voisement qui dans un deuxième temps peut être suivi de la chute de la nasale, est un phénomène largement attesté en mandingue. Dans les parlers du sud, il s'agit d'un processus morphophonologique productif lorsque notamment le pronom de première personne s'antépose à un nom ou à un verbe, aboutissant à des réalisations comme *koyaga vré* 'regarde-moi!' ou *zô* 'donne-moi!', dont les formes sous-jacentes respectives sont *n fré* et *n só*.

Par conséquent, dans le cas de *g* initiaux en variation avec *ng* et/ou *nk*, il est pratiquement évident qu'on doit postuler une forme ancienne à initiale *(*n*)*k*.

Ici encore, il peut y avoir une difficulté à interpréter le cas de termes qui entrent dans ce type de correspondance mais peuvent présenter aussi une initiale *gb* dans des parlers du sud. On peut citer *gàlama* ~ (*n*)*kàlama* 'louche', qui apparaît comme *gbàlama* en bambara du Baninko et *gbàma* dans des parlers de Côte d'Ivoire. Ici encore, l'explication doit être que dans les parlers en question, ce terme s'est introduit à date relativement récente avec un *g* initial qui a été remplacé par *gb* à cause du statut marginal de *g* dans ces parlers.

4.3. Correspondances impliquant un *g* analysable comme résultant d'un processus de dissimilation

Nous revenons ici brièvement sur des attestations de *g* propres à certains parlers bambara, où on trouve des attaques complexes *gl* dans des mots qui d'un parler bambara à l'autre peuvent apparaître également avec une initiale *bl* ou *dl*, et qui en malinké et en dioula se retrouvent régulièrement avec un *d* initial séparé de la consonne suivante par une voyelle.

Compte tenu du caractère typologiquement très marqué des attaques complexes *dl* et *tl*, et du fait que ces mots ont invariablement une initiale dentale dans les parlers où ils ont une structure syllabique de type CVCV, l'explication qui s'impose est que *g* provient là d'un **d* ancien par un processus de dissimilation ayant pour effet d'éliminer un groupe consonantique 'indésirable'.

5. Correspondances analysables comme réflexes d'un **g* mandingue ancien

5.1. Initiales labio-vélaires dans des termes qui en mandingue présentent uniformément des voyelles postérieures arrondies, et la reconstruction de **golo* 'peau'

Lorsqu'un terme présente uniformément en mandingue une première voyelle postérieure arrondie et se rencontre dans une partie des parlers avec une initiale *gb*, *kp*, *gw* ou *kw*, l'explication la plus vraisemblable est que ces formes résultent de développements récents dus à des processus phonétiques affectant la consonne qui précède une voyelle postérieure arrondie, notamment si cette consonne est une labiale ou une vélaire.

Le développement spontané d'un *w* de transition dans des syllabes dont le noyau vocalique est un *o* ou un *ɔ*, quel que soit le lieu d'articulation de la consonne précédente, est un phénomène bien connu dans l'histoire des langues européennes (on peut citer le russe, ainsi que plusieurs langues romanes), où ce développement est conditionné par l'accent de mot : les voyelles accentuées tendent à être plus longues, et donc se prêtent plus facilement à des processus de diphtongaison.

Le problème avec le mandingue est qu'on ne voit pas bien comment ces développements pourraient être mis en relation avec des questions d'accent ou de longueur vocalique. En outre, l'inventaire des termes concernés varie considérablement d'un parler à l'autre, ce qui rend très problématique la recherche d'un conditionnement.

Il semble toutefois difficile de ne pas considérer des formes bambara comme *kwò* 'marigot' ou *kwó* 'dos' comme résultant d'une telle évolution à partir de formes elles aussi attestées et certainement plus anciennes *kò* et *kó*. Dans les parlers bambara proches du parler standard, le phénomène est limité, mais il est beaucoup plus développé dans certains parlers bambara, ainsi qu'en marka, où on trouve par exemple *bwò* 'arracher', *fwò* 'trouver quelqu'un absent', *kwó* 'laver', etc.

Mais souvent, l'évolution ne s'arrête pas là, car dans les attaques de type *Cw*, *w* peut avoir un effet de déstabilisation sur la consonne précédente, cet effet pouvant selon les cas avoir une explication articulatoire ou perceptive.

De manière générale, le fait de précéder immédiatement *w* ou une voyelle postérieure arrondie semble favoriser la confusion, au niveau perceptif, entre consonnes labiales, vélaires et labio-vélaires. Un cas particulièrement significatif est celui du koyaga (cf. Creissels 1988), où par exemple les termes pour 'dos' et 'trouver quelqu'un absent' ont la même forme *hwó*, alors que dans la plupart des parlers mandingues, on les trouve respectivement sous les formes *kó* et *fó*.

C'est en s'appuyant sur de telles observations qu'on peut par exemple expliquer très simplement, à partir de formes plus anciennes *bó* 'sortir' et *bò* 'excrément', généralement conservées telles quelles par les parlers mandingues, les formes *gbó* et *gwò* attestées en bambara du Baninko.

Du point de vue de la reconstruction, ceci veut dire que dans des mots qui présentent uniformément en mandingue une première voyelle postérieure arrondie, une initiale qui varie d'un parler à l'autre entre *b*, *bw*, *gw* et *gb* doit s'interpréter comme provenant d'un **b* ancien, les autres variantes résultant du développement d'un *w* de transition et des confusions qui peuvent en résulter.

De la même façon, dans des mots qui présentent uniformément en mandingue une première voyelle postérieure arrondie, une initiale qui varie d'un parler à l'autre entre *k*, *kw*, *hw* et *kp* doit s'interpréter comme provenant d'un **k* ancien, les autres variantes résultant du développement d'un *w* de transition et des confusions qui peuvent en résulter.

Et si on poursuit le raisonnement, on doit conclure de la même façon que, dans des mots qui présentent uniformément en mandingue une première voyelle postérieure arrondie, une initiale qui varie d'un parler à l'autre entre *g*, *gw*, *w* et *gb* doit s'interpréter comme provenant d'un **g* ancien, les autres variantes résultant du développement d'un *w* de transition et des confusions qui peuvent en résulter.

Cette conclusion est toutefois moins facile à accepter que les précédentes. En effet, la reconstruction de **b* et **k* s'appuie de manière générale en mandingue sur un nombre important de termes qui présentent l'initiale en question dans presque tous les parlers, avec seulement des variantes à la fois très localisées et faciles à expliquer phonétiquement. Il ne s'agit donc que d'étendre la reconnaissance de **b* et de **k* à des termes dont l'initiale présente des variations supplémentaires conditionnées par le contact avec une voyelle postérieure arrondie. Par contre dans le cas de **g*, nous avons vu ci-dessus que les mots mandingues qui présentent de manière relativement stable un *g* initial ne sont pas significatifs de l'existence d'un **g* ancien. Or de manière *a priori* un peu paradoxale, ce sont certains termes présentant à l'initiale une variation entre *g* et labio-vélaires, la voyelle suivante étant invariablement postérieure arrondie, qui fournissent les premiers arguments solides en faveur de la reconnaissance d'un **g* ancien en mandingue.

Le témoignage du terme pour 'peau' (bambara *wòlo* ~ *gòlo*) est particulièrement décisif, car ce terme est attesté dans la totalité du domaine mandingue, n'est pas suspect de s'être diffusé à date récente, et présente des variations qui ne peuvent s'expliquer simplement qu'en postulant une forme ancienne **gòlo*.

En effet, tout d'abord on ne trouve ce terme avec un *k* initial qu'en mandinka, c'est-à-dire dans un parler qui ignore totalement *g*, et par ailleurs il ne présente nulle part de prénasalisation, ce qui exclut de postuler au niveau mandingue une forme ancienne à initiale *k*.

Ensuite, le schème vocalique de ce terme est invariablement *o-o* (devenant régulièrement *u-u* dans les parlers qui ont un système à cinq timbres vocaliques), et il n'y a donc aucune raison de postuler un schème vocalique ancien autre que *o-o*.

D'un strict point de vue phonétique, la variation *g ~ w ~ gb* qu'il présente à l'initiale s'explique donc très simplement et sans aucun problème, selon ce qui a été développé ci-dessus, à partir d'une forme mandingue ancienne **gòlo* qui a été conservée telle quelle par une partie des parlers, mais qui dans d'autres parlers a évolué du fait du développement d'un *w* de transition entre *g* et *o*.

5.2. Alternance *g ~ gw ~ gb* dans des termes présentant invariablement une voyelle antérieure ou *a* dans les parlers mandingues centraux

Dans ce qui suit, les termes de 'parlers mandingues centraux' et 'parlers mandingues périphériques' sont utilisés par commodité pour séparer du reste du domaine deux groupes de parlers qui posent des problèmes particuliers pour la question étudiée dans cet article, et qui sont situés respectivement à l'ouest et à l'est de l'aire mandingue. Mais il ne faut pas trop s'attacher à la signification géographique précise que ces termes peuvent évoquer. En particulier, les parlers de Côte d'Ivoire, bien que géographiquement tout aussi 'périphériques' que le mandinka-khasonké ou le marka, sont ici rattachés aux parlers 'centraux' pour la simple raison que les initiales *gb* qu'ils attestent peuvent s'expliquer simplement à partir des initiales *gw* ou *g* + *voyelle arrondie* que connaissent les parlers réellement 'centraux' d'un point de vue géographique.

En effet, beaucoup de faits dialectaux du mandingue, parmi lesquels ceux examinés dans cet article, suggèrent une situation dialectale ancienne caractérisée par une division géographique entre deux groupes de parlers, l'un occupant toute la frange nord de l'aire mandingue, l'autre occupant le reste du domaine. Selon cette hypothèse, les actuels parlers occidentaux (mandinka) et orientaux (marka) auraient constitué les deux extrémités d'un ensemble de parlers mandingues septentrionaux, dont la continuité aurait été rompue essentiellement du fait de l'expansion du bambara, et le kagoro serait le dernier vestige de ce continuum dialectal qui autrefois devait relier le mandinka au marka.

Ceci étant précisé, une fois mis de côté les termes mandingues qui présentent un *g* initial anormalement stable laissant supposer un emprunt relativement récent, ou qui présentent plus ou moins sporadiquement des initiales *g*, *gw*, *kw*, *gb* ou *kp* relevant de l'une des explications phonétiques proposées aux sections précédentes, il reste en effet essentiellement un ensemble de termes qui, en laissant provisoirement de côté les deux groupes de parlers périphériques, ont une initiale qui alterne selon le schéma suivant :

- *g* dans une zone qui englobe notamment les parlers malinké de la région de Kita⁵ ;
- *gw* dans une zone qui englobe l'essentiel de l'aire bambara, mais aussi le malinké du Mandé (Kangaba) ;
- *gb* dans la zone sud (Guinée, Côte d'Ivoire, sud du Mali).

Dans un petit nombre de cas, l'initiale qui présente cette alternance est invariablement suivie d'une voyelle postérieure arrondie, et à la section 5.1 nous avons vu qu'il semble alors raisonnable de reconnaître un **g* mandingue ancien.

⁵ A noter toutefois qu'on trouve aussi dans la région de Kita des attestations de formes typiques de parlers situés plus à l'ouest, qui seront discutées ci-dessous.

Dans les autres cas, les termes en question ont une première voyelle non arrondie dans une partie au moins de attestations, et la plupart du temps, la variation au niveau de l'attaque initiale des mots ne s'accompagne d'aucun changement dans le schème vocalique, qui commence invariablement par une voyelle non arrondie. On relève ainsi notamment⁶ :

gà ~ *gwà* ~ *gbà* 'cuisine'
gá ~ *gwá* ~ *gbá* 'hangar'
gàlo ~ *gwàlo* ~ *gbàlo* 'chose néfaste, malheur'
gá ~ *gwán* ~ *gbán* 'chaud, chauffer'
gán ~ *gwán* ~ *gbán* 'gombo'
gána ~ *gwána* ~ *gbánan* 'mettre à nu'
gánan ~ *gwánan* ~ *gbánan* 'dépourvu de son partenaire naturel'
gèren ~ *gwèren* ~ *gbèren* 'immature'
gèren ~ *gwèren* ~ *gbèren* 'boucher'
gé (~ *jé*) ~ *gwé* ~ *gbé* 'blanc'
gèle(n) ~ *gwèle(n)* ~ *gbèle(n)* 'dur, difficile'
gènen ~ *gwènen* ~ *gbènen* 'tibia'
gé(n) ~ *gwé(n)* ~ *gbé(n)* 'chasser'
gère ~ *gwère* (~ *wère*) ~ *gbère* 'autre'
gése ~ *gwése* ~ *gbése* 'bâtonnet à dents'
giri(n) ~ *gwiri(n)* ~ *gbiri(n)* 'lourd'

Dans la mesure où on imagine mal l'apparition spontanée d'un *w* dans le contexte *g—V* où *V* est une voyelle non arrondie, il est raisonnable de postuler pour l'ensemble des parlers mandingues centraux une forme ancienne présentant le vocalisme actuellement attesté et une initiale de type labio-vélaire, probablement *gw*, qui dans une partie de la zone se serait délabialisée pour donner les variantes avec *g* initial. La délabialisation des attaques de type *gw* est un processus trop banal dans l'histoire des langues les plus diverses pour qu'il y ait un quelconque problème à postuler qu'il ait pu opérer dans une partie du domaine mandingue. Et des deux initiales labio-vélaire actuellement attestées pour les termes en question dans les parlers mandingues centraux (*gw* et *gb*), il semble raisonnable de penser que *gw* représente la forme la plus ancienne. En effet, il serait étonnant que l'évolution d'un *gb* ancien ait abouti uniformément à *gw* ou à *g*, et jamais à *b*, alors que perceptivement *gb* est très proche d'un *b*, et notamment d'un *b* implusif.

5.3. Alternance *g* ~ *gw* ~ *gb* dans les parlers mandingues centraux allant de pair avec une alternance entre voyelle arrondie et voyelle non arrondie

Il y a aussi, dans les limites même des parlers centraux, quelques cas où la variation de l'initiale s'accompagne de variations vocaliques, ce qui oblige à poser en d'autres termes la question de l'interprétation historique.

⁶ Dans cette liste, les formes du sud sont des formes typiques de parlers ivoiriens, mais elles sont notées à travers une variante la plus 'conservatrice' possible : souvent dans cette région, des processus affectent la structure syllabique et/ou les consonnes intervocaliques, sans toutefois que cela touche au *gb* initial. A noter aussi que dans cette liste, un *r* intervocalique peut représenter un *d* intervocalique des parlers malinké.

C'est notamment le cas du terme pour 'frapper', qui se rencontre sous la forme *gbàsi* ou *gbèsi* dans les parlers qui ont des occlusives doubles labio-vélaire. La voyelle *i* de la deuxième syllabe explique aisément la variation entre *a* et *e*. La forme *gwàsi* est elle aussi attestée (par exemple en malinké de Kangaba). Mais ce qui fait que ce cas est différent des précédents, c'est que la variante dont l'initiale est constituée par un simple *g* est *gòsi* (et non pas *gàsi*, qui à ma connaissance n'est pas attesté avec la signification de 'frapper'). Il est donc impossible ici de parler d'une simple délabialisation de l'initiale d'une forme ancienne *gwàsi*. On peut certes imaginer une évolution de *gwa* à *go*, mais dans les langues dont l'histoire est mieux connue que celle du mandingue, des évolutions du type *go* → *gwa* semblent beaucoup mieux attestées que l'inverse, et surtout, si la forme *gwàsi* était ancienne, il resterait à expliquer pourquoi elle aurait reçu un traitement spécial (aboutissant à *gòsi*) dans la totalité des parlers qui en règle générale ont simplifié *gwa* en *ga*.

Un problème analogue se pose pour un terme qui se rencontre selon les parlers avec le sens de 'feu' ou avec celui de '(être) chaud'. La forme bambara la plus courante de ce terme est *gòni*. Le bambara du Baninko atteste une forme *gwīl* aisément explicable à partir de la précédente, et on trouve plus au sud des formes à initiale *gb* qui se prêtent au même type d'explication. Ici encore, rien n'incite à postuler une forme plus ancienne *gwàni*.

Il semble donc raisonnable de supposer que, dans les limites des parlers mandingues centraux, *gòsi* et *gòni* représentent les formes les plus anciennes de ces deux termes.

5.4. Extension de la comparaison aux parlers mandingues périphériques⁷

En introduisant dans la comparaison les parlers les plus occidentaux ainsi que les plus orientaux, on va bien sûr réduire quelque peu le nombre de séries susceptibles d'être prises en considération, mais on va voir croître considérablement le nombre de séries présentant une variation entre une labialité présente au niveau de l'attaque consonantique initiale du mot et une labialité présente au niveau de la voyelle suivante. Nous obtiendrons ainsi, en retenant comme représentative des parlers centraux une forme à initiale *gw*, les séries suivantes :

parlers centraux	mandinka /khasonké ⁹	marka ⁸	
<i>gwà</i>	?kòobaa, xà(daa)	kó(da), kwó	'foyer / cuisine'
<i>gwán</i>		kón, kwón	'chaud, chauffer'
<i>gwán</i>	?kánja, ?xánja	kòon, kwòon	'gombo'
<i>gwèren</i>	kútii, xútii	kùlen	'boucher'
<i>gwé</i>	kóyi, xóyi	kwè, kwì	'blanc'
<i>gwèle(n)</i>	kòle(n), xòle(n)		'dur, difficile'
<i>gwènen</i>	xòlen		'tibia'
<i>gwé(n)</i>	xóyi	kwèn, kwì	'chasser'

⁷ Sur la valeur précise à donner à 'parlers mandingues périphériques', cf. section 5.2.

⁸ On a négligé ici des attestations marka qui n'apportent rien au problème qui nous occupe, et qui sont peut-être dûes à une influence récente du bambara, pour ne retenir que des formes qui n'ont pas d'explication évidente à partir des formes à initiale *gw* des parlers centraux.

⁹ Les formes khasonké sont reconnaissables ici à leur *x* initial, qui correspond régulièrement au *k* du mandinka.

(g)wére	kóten, xóte	kwèrè, kwè	'autre'
gwése		kòsi, kwòfi	'bâtonnet à dents'
gwíri(n)	kúli(n), xúli(n)	gùli, gùri, gwi	'lourd'

Sur cette liste, on remarque immédiatement que les attestations des parlers périphériques présentent à très peu d'exceptions près une initiale vélaire sourde, y compris dans des parlers (khasonké et marka) où le statut phonématique de *g* est hors de doute.

Selon les principes méthodologiques de la méthode comparative, une telle situation permet d'envisager trois types possibles d'explication, le troisième type ne devant être envisagé, selon le principe d'économie, que s'il y a de bonnes raisons de rejeter les deux premiers :

—ou bien on reconstruit **gw* suivi de voyelle non arrondie, ce qui revient à supposer que sur ce point les parlers centraux reflètent la situation ancienne, tandis que dans les parlers les plus périphériques, des séquences **gw* + voyelle non arrondie auraient généralement abouti à *k* + voyelle arrondie ;

—ou bien on reconstruit **k* suivi de voyelle arrondie, ce qui revient à supposer que la situation ancienne sur ce point précis a été généralement maintenue par les parlers périphériques, tandis que les parlers centraux auraient connu une évolution convertissant **k* + voyelle arrondie en **gw* + voyelle non arrondie ;

—ou bien on postule des proto-formes dont la première syllabe ne coïncide exactement, ni avec les séquences **gw* + voyelle non arrondie des parlers centraux, ni avec les séquences **k* + voyelle arrondie dominantes dans les parlers périphériques.

Des deux hypothèses que la méthode comparative demande d'évaluer en priorité, la deuxième est inacceptable telle quelle. En effet, selon cette hypothèse, on serait amené à postuler également des séquences **k* + voyelle arrondie non seulement pour les séries comparatives examinées ici, mais aussi pour d'autres qui présentent de manière stable, à travers le domaine mandingue, une initiale vélaire sourde suivie d'une voyelle arrondie. Par exemple, on serait amené à poser la même proto-forme **kò* pour 'marigot' et 'cuisine, foyer', alors que dans les parlers centraux, ces deux termes sont respectivement *kò* et *gwà*, ce qui est bien sûr inacceptable.

La première hypothèse a pour elle de ne poser de ce point de vue aucun problème, car elle ne conduit pas à postuler des proto-formes identiques qui auraient des réflexes différents dans une partie des parlers actuels. Elle se heurte toutefois à des objections relativement sérieuses. D'une part, la transformation de voyelles de type *o* en séquences *we* ou *wa*, qu'elle soit ou non conditionnée par ce qui suit, semble être de manière générale, dans les langues dont l'histoire est connue ou du moins reconstituée de façon relativement fiable, un changement phonétique beaucoup plus commun que la transformation de *we* ou *wa* en *o*. D'autre part il y a l'argument géolinguistique : on considère en effet généralement que dans une aire dialectale, une coïncidence entre parlers périphériques qui n'ont aucun contact direct entre eux a de fortes chances d'être significative d'un état ancien de la langue.

Dans une première version non publiée de ce texte, c'est cette première hypothèse que j'avais proposé de retenir. Mais il me semble maintenant que, même si on n'a pas pour la rejeter des arguments aussi catégoriques que pour la deuxième, différents indices orientent plutôt vers une troisième solution, selon laquelle l'initiale ancienne des mots mandingues qui entrent dans la correspondance examinée ici n'a été intégralement conservée, ni par les parlers centraux, ni par les parlers périphériques. En s'efforçant de postuler des protoformes aussi

peu différentes que possible des formes actuellement attestées, on peut en effet imaginer que ces mots aient eu anciennement pour initiale **g* suivi de voyelle arrondie, ce qui revient à postuler les évolutions suivantes :

—pour les parlers centraux, décomposition des voyelles arrondies succédant à *g* en *w* + voyelle non arrondie ;

—pour les parlers périphériques, dévoisement de **g*.

Cette hypothèse peut *a priori* surprendre, dans la mesure où l'hypothèse d'un *g* mandingue ancien ne va pas de soi. Mais nous avons déjà vu à la section 5.1 qu'il y a par ailleurs au moins une série comparative particulièrement sûre dont il semble impossible de rendre compte de façon satisfaisante sans postuler une proto-forme **gòlo* au niveau mandingue. Pour rendre cette hypothèse cohérente avec la proposition de reconstruire **g* + voyelle arrondie pour les séries comparatives où une initiale *gw* ou *gb* apparaît lorsque la première voyelle est non arrondie, il suffit en effet de tenir compte du schème vocalique : il a été proposé à la section précédente que dans les parlers centraux, les voyelles arrondies succédant à *g* se seraient décomposées en *w* + voyelle non arrondie ; or pour expliquer que ce changement n'a nulle part eu lieu avec **gòlo*, il suffit de supposer qu'il n'a affecté les séquences **g* + voyelle arrondie que dans certaines conditions. On peut hésiter sur la formulation exacte du conditionnement, mais on peut au moins proposer que le processus de diphtongaison se soit produit régulièrement, d'une part dans les monosyllabes dont l'unique voyelle était un *o* (qui a abouti alors à *wa*) d'autre part dans les disyllabes dont la deuxième voyelle était une voyelle antérieure de même hauteur que la première (*u-i*, *o-e* et *ɔ-ɛ* ayant respectivement abouti à *wi-i*, *we-e* et *we-ɛ*), alors qu'il était au contraire bloqué par la présence d'une voyelle identique dans la deuxième syllabe d'un disyllabe.

Il peut être utile de rappeler ici le cas du terme pour 'frapper', dont les formes dans les parlers centraux ne se ramènent que partiellement à **gwási* et demandent d'admettre une forme centrale **gòsi* au moins aussi ancienne. Or ce terme se retrouve en khasonké sous la forme *xòsi*, ce qui fait que selon l'hypothèse qui vient d'être proposée, on pourrait sans problème reconstruire au niveau mandingue **gòsi*, les flottements observés dans les parlers centraux pouvant s'expliquer par le fait que le schème vocalique de ce mot ne fait partie, ni de ceux qui ont automatiquement débouché sur la diphtongaison de *o* dans les parlers centraux, ni de ceux qui ont absolument bloqué ce processus.

En outre, l'hypothèse d'un transfert de la labialité d'un noyau vocalique à l'attaque précédente, dans les termes mandingues présentant les alternances examinées à cette section, semble plus facilement cadrer avec les observations qu'on peut faire sur les rares séries comparatives qui ont une interprétation relativement évidente au niveau mandé-nord, comme nous le verrons plus loin.

5.5. Le point sur la reconstruction de **g* en mandingue

Après avoir écarté les termes qui présentent en mandingue un *g* initial relativement stable comme base possible pour la reconstruction de **g*, nous avons vu qu'une analyse des termes mandingues dont l'initiale présente une variation entre vélaire et labio-vélaire justifie la reconstruction de **g* suivi de voyelle postérieure arrondie. Ceci conduit immédiatement à la question de savoir si d'autres correspondances entre les parlers mandingues permettraient ou

non de reconstruire *g suivi de voyelle non arrondie, et en cas de réponse négative, s'il y a une explication à la distribution lacunaire de *g dans les reconstructions mandingues.

Il ne semble pas y avoir en mandingue de termes, en dehors de ceux déjà écartés comme suspects d'avoir circulé à date relativement récente, qui permettraient de reconstruire de façon sûre *g suivi de voyelle non arrondie. Par contre, il existe un nombre important de termes dont l'initiale est palatale (j ou y) dans une majorité de parlers, et leur analyse permet d'imaginer une solution possible au problème de la distribution lacunaire de *g.

En effet, parmi les termes qui ont une initiale palatale dans une majorité de parlers, on peut dégager au moins deux types de correspondances, provisoirement étiquetés *J1 et *J2 pour éviter d'avoir à se prononcer prématurément sur leur interprétation phonétique :

–la correspondance *J1 concerne des termes qui ont une initiale palatale (j ou y) ailleurs qu'en marka, et ont en marka une initiale z ; par exemples, les termes pour 'eau' (bambara *jí*), 'oignon' (bambara *jàba*) et 'esclave' (bambara *jòn*) se retrouvent dans la totalité de l'aire mandingue avec une initiale j ou y, sauf en marka où on les trouve respectivement sous les formes *zyè*, *zában* et *zón* ;

–la correspondance *J2 concerne des termes qui ont une initiale palatale (j ou y) dans la totalité de l'aire mandingue, y compris en marka où ces termes ont pour initiale y ; c'est notamment le cas des termes pour 'arbre' (bambara *jíri*, marka *yí*), 'griot' (bambara *jèli*, marka *yíi*), 'caïlcédrat' (bambara *jála*, marka *yààn*) ou 'sang' (bambara *jòli*, marka *yúru*).

De manière générale, les mots qui en mandingue présentent une initiale palatale dans une majorité de parlers posent un problème du fait que la distribution des attestations à initiale y et de celles à initiale j présente d'un terme à l'autre des variations dans lesquelles il est difficile de dégager des régularités. Nous laisserons donc cette question ouverte. Mais l'important compte tenu du thème central de cet article est d'observer une différence importante entre les termes qui entrent dans une correspondance de type *J1 et ceux qui entrent dans une correspondance de type *J2 :

–les correspondances de type *J1 (caractérisées par la présence de z en marka) s'observent aussi bien dans des termes qui ont invariablement comme première voyelle une voyelle antérieure non arrondie, un a ou une voyelle postérieure arrondie ;

–par contre, parmi les termes entrant dans les correspondances de type *J2 et qui sont attestés dans la totalité de l'aire mandingue, aucun n'a invariablement une première voyelle postérieure arrondie (par exemple, le terme pour 'sang' cité ci-dessus est *jòli* en bambara et *yúru* en marka, mais on le trouve ailleurs sous des formes comme *yèli* ou *yèlu*).

Autrement dit, on peut dégager une complémentarité, au niveau des séries comparatives mandingues, entre les séries comparatives autorisant la reconstruction de *g (qui ne peut être reconstruit de manière sûre que dans des termes dont la première voyelle est à reconstruire comme une voyelle postérieure arrondie) et les séries comparatives dont l'initiale relève d'une correspondance de type *J2 (qui ne concernent que des termes dont la première voyelle est au moins susceptible d'être reconstruite comme une voyelle antérieure non arrondie ou un a). L'hypothèse qui s'impose est donc que la comparaison entre parlers mandingues permet de remonter à un stade d'évolution où un *g ancien subsistait tel quel devant voyelle postérieure mais avait un allophone palatalisé devant voyelle antérieure ou a, cet allophone palatalisé étant à l'origine des correspondances de type *J2.

Phonétiquement, ceci suggère de reconstruire *g' (g palatalisé) comme initiale des termes entrant dans une correspondance de type *J2, et il serait cohérent de proposer alors *dz comme reconstruction de l'initiale des termes entrant dans une correspondance de type *J1.

6. Le témoignage des autres langues mandé-nord.

La recherche de séries comparatives mandé susceptibles de jeter quelque lumière sur la question qui fait l'objet de cet article s'avère plutôt décevante. D'abord à cause du très faible nombre de séries qu'on peut considérer comme à la fois relativement sûres et pertinentes pour la question qui nous occupe. Ensuite parce que lorsqu'on trouve dans ces séries des initiales k ou g, la prise en considération de la voyelle suivante soulève souvent de redoutables problèmes qui peuvent tenir (sans qu'on soit d'ailleurs en mesure de trancher), soit à une tendance marquée d'une partie des langues mandé à réduire à des monosyllabes des racines qu'on peut supposer avoir été anciennement dissyllabiques, soit à des phénomènes d'assimilation régressive ayant leur origine dans des désinences nominales qui souvent ne sont plus identifiables de manière sûre.

Dans ce qui suit, on ne cherchera d'ailleurs pas à proposer une hypothèse au niveau mandé, mais seulement à montrer qu'on doit au moins prendre en considération l'hypothèse selon laquelle, quelle qu'elle ait pu être la situation au niveau mandé, il n'est pas utile de postuler l'existence d'initiales labio-vélaires au niveau mandé-nord : le mandé-nord a pu connaître sur la question qui nous occupe une situation semblable à celle qu'il a été proposé de reconstruire pour le mandingue (distinction entre *k et *g et absence de labio-vélaires), à partir de quoi des processus semblables à ceux qui ont abouti à la situation actuelle du mandingue (perte de la distinction entre *k et *g dans certains parlers, création d'initiales labio-vélaires dans d'autres) ont dû opérer de manière indépendante à divers stades d'évolution des différentes langues mandé-nord. En outre, les données qui vont être examinées suggèrent que des suffixes vocaliques ont dû jouer un rôle dans les évolutions affectant les schèmes vocaliques dont un aboutissement possible a été la création d'initiales labio-vélaires.

Les langues que toutes les classifications des langues mandé s'accordent à reconnaître comme génétiquement les plus proches du mandingue sont toutes situées dans une zone géographique caractérisée par la présence d'occlusives doubles labio-vélaires dans les systèmes phonologiques, indépendamment de l'affiliation génétique des langues concernées. Le koranko (cf. Kastenholz 1987), qui est particulièrement proche du mandingue, ne fait que confirmer les attestations à initiale gb des parlers mandingues du sud. Il est toutefois intéressant de noter que le vaï et le libgi, qui historiquement sont un peu moins proches du mandingue que le koranko, confirment les initiales labio-vélaires des parlers mandingues du sud, mais sous la forme kp (par exemple : libgi *kpé* 'blanc', vaï *kpáí* 'chasser' –cf. Kastenholz 1996).

Plus loin du mandingue d'un point de vue génétique, mais toujours dans la zone des occlusives doubles labio-vélaires, on retrouve aussi des correspondances avec l'initiale kp dans le groupe du sud-ouest (par exemple en méné : *kpé* 'chasser', *kpólé* 'immature').

Parmi les termes qui nous intéressent ici, je m'attarderai seulement sur le terme pour '(être) dur, difficile', qui dans l'état actuel de la documentation et des hypothèses de reconstruction, me semble être le seul qui fournisse de manière assez évidente des arguments relativement

consistants pour la discussion en cours, au moins en ce qui concerne les termes qui proviennent vraisemblablement d'une racine comportant au moins deux syllabes.

Nous avons vu qu'en négligeant des variations phonétiques imputables à des changements relativement récents, les formes prises par ce terme en mandingue peuvent se résumer comme *gwêle(n)* / *kòle(n)*, et se prêteraient donc à une reconstruction mandingue **gɔ̀le(n)*, selon l'hypothèse suggérée ci-dessus.

En dialonké-sosso¹⁰, ce terme en tant que verbe apparaît comme *qɔ̀rɔ̀qɔ̀* (dialonké) / *χɔ̀rɔ̀χɔ̀* (sosso), la troisième syllabe étant vraisemblablement explicable par un redoublement partiel.

Lorsque ce terme fonctionne comme modifieur d'un nom, on le trouve sous les formes *qɔ̀réqè* (dialonké) / *χɔ̀rɔ̀χwè* (sosso). Le ton bas final est vraisemblablement imputable à des règles tonales propres au syntagme qualificatif, et le *ε* de la dernière syllabe (qui en dialonké s'est étendu à la pénultième) provient vraisemblablement du figement d'une marque nominale de défini *-i* : cette marque reste encore dans certains contextes identifiable comme telle en sosso (en dépit d'une tendance marquée à se figer) ; elle s'est totalement figée en dialonké, où une autre marque de défini a été créée mais où il reste (comme c'est le cas ici) des traces assez nettes de la présence de *-i* dans un état antérieur de la langue. Nous remarquons aussi que le sosso atteste ici un processus *ɔ + i* → *we*, qui en dialonké a été suivi de la disparition du *w* ainsi apparus.

Or le témoignage du sosso-dialonké est corroboré par le soninké, où nous trouvons un verbe *χɔ̀tɔ̀*¹¹ 'être dur, difficile' auquel correspond un qualificatif dont la forme de base est *χoto* et la forme complète *χote*.¹²

On peut donc pour ce terme reconstruire au niveau mandé-nord un schème vocalique *ɔ-ɔ*, transformé en *ɔ-ε* du fait de processus morphologiques propres au groupe nominal. Cette hypothèse implique bien sûr qu'en mandingue, la forme prédicative de ce lexème se soit ultérieurement alignée sur la forme qu'il prend en fonction de qualifiant, mais cela n'a rien de très surprenant dans la mesure où la comparaison entre dialectes mandingues montre que de manière générale, il n'est pas rare que des lexèmes nominaux passent sans changer de forme dans la catégorie des verbes qualificatifs.

En tout cas, si cette hypothèse est exacte, les formes à vocalisme *e-ε* des parlers mandingues centraux (et plus particulièrement les formes *gêle(n)* ou *gèle(n)*¹³ de la région de Kita) se situent au terme d'une évolution par laquelle ce qui est au départ un morphème suffixé (mais qui peut ultérieurement cesser d'être reconnaissable comme tel) est responsable de divers degrés de délabialisation des voyelles d'un lexème ayant originellement un schème vocalique *ɔ-ɔ* : dans une première étape, seul le deuxième *ɔ* se délabialise en fusionnant avec un suffixe *-i*, et c'est à cette étape de l'évolution -**gɔ̀le(n)*- qu'une comparaison limitée au mandingue permet de remonter. Mais le processus de délabialisation peut ultérieurement

¹⁰ Les formes dialonké proviennent de mes notes d'enquête sur le dialonké de Faléya (Mali). Pour le sosso, cf. Touré 1994.

¹¹ Le degré d'aperture des voyelles n'est pas un problème pour la comparaison effectuée ici, car le *e* et le *o* du système à 5 voyelles du soninké correspondent régulièrement aux *e* et *ɔ* du système à 7 voyelles du sosso-dialonké.

¹² En gros, on peut dire qu'en soninké, les unités lexicales susceptibles d'entrer dans un syntagme nominal prennent la forme dite de base lorsqu'elles ne sont pas en position finale, et la forme dite complète lorsqu'elles constituent l'élément final du syntagme.

¹³ La notation *gêle(n)* concerne des parlers mandingues à cinq voyelles dont le *e* et le *o* correspondent régulièrement aux *e* et *ɔ* des parlers à 7 voyelles.

atteindre le premier *ɔ*. A ce stade, une labialité peut subsister dans l'attaque consonantique, ce qui donne *gwêle(n)*, mais cette labialité peut à son tour disparaître pour aboutir à *gêle(n)*. Finalement, il ne subsiste plus du vocalisme originel du lexème que le degré d'aperture, et l'amalgame de ce qui était au départ un suffixe vocalique a abouti à l'élimination totale de la labialité qui le caractérisait initialement.

Selon ce scénario, des attaques *gw* ou *kw* susceptibles d'évoluer ultérieurement vers des occlusives doubles labio-vélaires peuvent apparaître à deux étapes :

-tant que la voyelle de la première syllabe reste une voyelle postérieure arrondie, il peut se développer un *w* de transition, et l'attaque *gw* ou *kw* qui en résulte peut ultérieurement évoluer vers *gb* ou *kp* ; c'est ainsi qu'on pourrait par exemple expliquer la forme mende *kpólé* 'immature' ;

-mais, une initiale *gw* ou *kw* peut apparaître au stade suivant du processus, lorsque la voyelle postérieure arrondie se décompose en *w* + voyelle antérieure non arrondie, et c'est ainsi qu'on a pu, à partir du même étymon mandé-nord, aboutir à des formes mandingues comme *gbèren* 'immature'.

7. Parentés génétiques et convergences typologiques

Ce qui fait à la fois la difficulté et l'intérêt particulier de la question examinée dans cet article, c'est qu'elle oblige à s'interroger sur la façon dont peuvent interférer les processus d'expansion géographique d'une famille de langues génétiquement apparentées et les processus de constitution d'aires linguistiques délimitées en termes géographiques, à l'intérieur desquelles les langues tendent à partager certaines caractéristiques typologiques indépendamment des apparentements génétiques.

Or pour ce qui nous concerne ici, il faut tout d'abord rappeler que parmi les traits typologiques des langues d'Afrique de l'ouest qui ont une distribution géographique indépendante des parentés génétiques communément admises, le plus évident est peut-être la présence ou l'absence d'occlusives doubles labio-vélaires. En effet, on observe ce type de sons dans presque toutes les langues parlées dans la bande côtière qui va du Nigéria à la Guinée, et en remontant vers l'intérieur des terres on peut tracer une ligne continue qui à très peu d'exceptions près sépare les langues ayant des occlusives doubles labio-vélaires (situées au sud de cette ligne) de celles qui en sont dépourvues (situées au nord de cette ligne).

De ce point de vue, les langues mandé se rencontrent en nombre à peu près égal de part et d'autre de cette isoglosse, et il est facile de voir qu'en domaine mandé, l'isoglosse ne coïncide avec aucune sous-classification établie sur une base génétique. Nous avons vu avec le mandingue le cas extrême d'un continuum dialectal suffisamment homogène lexicalement et grammaticalement pour être considéré comme une seule langue, ce qui implique un processus de différenciation relativement récent, et qui est pourtant traversé par l'isoglosse des occlusives doubles labio-vélaires : la présence ou l'absence d'occlusives doubles labio-vélaires dans les parlers mandingues se répartit exactement comme on peut le prévoir en fonction de la tendance géographique générale, en dépit de la très grande proximité historique de ces parlers.

Il est intéressant d'observer que les mêmes observations peuvent être faites pour le continuum dialectal songhay, lui aussi traversé par cette isoglosse (cf. Nicolaï 1979).

Pour revenir au mandé, sosso et dialonké constituent un autre cas particulièrement intéressant dans la mesure où on connaît assez bien les faits historiques responsables de la situation géographique actuelle de ces langues. Sosso et dialonké sont deux langues qui ont divergé à date relativement récente, et qui restent suffisamment proches pour qu'on puisse à la limite les considérer comme deux variantes d'une langue unique. Or, on peut tenir pour acquis qu'il y a quelques siècles, l'habitat des locuteurs du sosso-dialonké était quelque part du côté du Fouta-Djalou, et que les Sossos ont quitté cette région pour aller s'installer dans la région de Conakry, tandis que les Dialonkés qui subsistent dans le Fouta-Djalou au milieu des Peuls (devenus fortement majoritaires dans cette région) sont restés plus proches de leur habitat ancien.

Linguistiquement, cette migration a eu pour effet que les ancêtres des Sossos ont quitté une zone présentant certaines particularités aréales pour une autre présentant d'autres particularités aréales. C'est ainsi que le système phonologique du sosso a la particularité apparemment unique de posséder à la fois une fricative uvulaire χ , c'est-à-dire un son qui se rencontre typiquement dans l'ouest de la zone sahélienne (du soninké au wolof, en passant par les parlers mandingues de l'ouest du Mali), et une occlusive double gb , typique des langues de la côte de Guinée qu'on peut supposer plus anciennement implantées dans cette région que le sosso. Autrement dit, le système phonologique du sosso combine une caractéristique aréale de la région d'origine des locuteurs de cette langue et une caractéristique aréale typique de leur habitat actuel.

En ce qui concerne le dialonké, du moins le dialonké du nord du Fouta-Djalou qui est le seul sur lequel je dispose de données importantes, il ne présente pas d'occlusive double gb ou kp , et il a par contre l'occlusive uvulaire q (phonologiquement opposable à k), ce qui est conforme à ce que l'on attend d'une langue installée de longue date dans cette zone.

Mais pour la question qui nous occupe, outre l'isoglosse des occlusives doubles labio-vélaires qui se signale par sa remarquable netteté, il faut tenir compte d'un autre phénomène de type aréal qui obéit à peu près à la même tendance géographique. Je veux parler des questions de structures syllabiques, qui ont malheureusement l'inconvénient de ne pas pouvoir être réglées par un critère aussi simple que présence / absence d'un certain type de sons dans l'inventaire phonologique. En effet, la caractérisation du type syllabique d'une langue met en jeu beaucoup de facteurs qui ne sont pas toujours aisément quantifiables : par exemple, il est souvent insuffisant de classer simplement les langues selon qu'elles connaissent ou ignorent le type syllabique C_1VC_2 , car parmi les langues qui ont des syllabes fermées, on ne peut guère identifier typologiquement le cas de langues qui à la limite admettent une seule consonne en position de coda et celui de langues qui ont en position de coda un inventaire de consonnes possibles d'importance à peu près égale à celui des consonnes pouvant occuper la position d'attaque syllabique.

Dans le cas du mandingue, il est frappant d'observer les écarts que présentent les différents parlers par rapport au type syllabique dominant CV . En effet, les parlers du sud manifestent une tendance marquée à réduire le nombre de syllabes des mots tout en complexifiant leur structure syllabique, mais cette complexification des structures syllabiques va toujours dans le sens de l'apparition d'attaques syllabiques complexes (par exemple, le koyaga admet des syllabes C_1C_2V avec en position C_2 w , y , l , r ou γ , mais on n'observe dans ce parler aucune création de syllabes fermées -cf. Creissels 1988). Par contre en mandinka, on observe des syllabes fermées à coda nasale y compris en finale de mots (c'est-à-dire là où on a

généralement en mandingue des voyelles nasales, au moins d'un strict point de vue phonétique), et lorsque d'autres écarts par rapport au type syllabique canonique CV apparaissent, ils ont toujours dans le sens de l'apparition de syllabes fermées, jamais dans le sens de la complexification de l'attaque syllabique. Comparons par exemple :

<u>mandinka</u>	<u>malinké de Kita</u>	<u>koyaga</u>	
<i>kùrti</i>	<i>kùrusi</i>	<i>krùsi</i>	'culotte'
<i>kòrtee</i>	<i>kòrote</i>	<i>kròti</i>	'poison magique'

Or ce que nous observons là en mandingue correspond à quelque chose de beaucoup plus général. Si on met à part les initiales de type NC qui posent un problème particulier (et dont il semble fréquent qu'on doive les considérer comme un développement secondaire à partir de la réduction de préfixes NV qui ultérieurement peuvent cesser d'être reconnaissables comme tels), on peut dire qu'en Afrique de l'ouest :

- les langues de la zone sahélienne admettent typiquement des syllabes fermées (les gémées fréquentes en position intervocalique dans ces langues s'interprétant comme segments consonantiques associés simultanément à la position coda d'une syllabe et à la position attaque de la syllabe suivante) ; par contre, à l'exception éventuelle du type NC , elles ignorent généralement les attaques syllabiques complexes, et notamment les types les plus banals d'attaques complexes que sont *obstruante + semi-voyelle* et *obstruante + liquide* ;

- inversement, les langues de la zone côtière ignorent généralement les syllabes fermées mais connaissent des types syllabiques à attaque complexe autre que NC , notamment *obstruante + semi-voyelle* et *obstruante + liquide*.

Le fait que la famille mandé en général et le continuum dialectal mandingue en particulier se trouvent partagés entre les zones où dominent ces tendances opposées est certainement pertinent pour un approfondissement de l'étude des séries comparatives mandé dont l'initiale varie entre occlusive vélaire, occlusive vélaire suivie de w et occlusive double labio-vélaire. En effet, une observation du continuum dialectal mandingue incluant l'analyse de variations dialectales imputables à des évolutions suffisamment récentes pour pouvoir être reconstituées de manière relativement évidente montre qu'il est impossible d'étudier cette question sans prendre en considération les processus affectant la structure syllabique.

En liaison avec ceci, il y a bien sûr aussi la question de la tendance au monosyllabisme, car il est bien connu qu'en Afrique de l'Ouest (et les langues mandé ici encore ne constituent pas une exception) :

- les langues qui ont la plus forte proportion de mots monosyllabiques se rencontrent typiquement dans l'aire géographique dont trois autres traits caractéristiques sont la présence d'occlusives doubles labio-vélaires, l'absence de syllabes fermées et la présence d'attaques syllabiques complexes *obstruante + semi-voyelle* et *obstruante + liquide* ;

- les langues dans lesquelles les mots monosyllabiques sont relativement exceptionnels se rencontrent typiquement dans l'aire géographique dont trois autres traits caractéristiques sont l'absence d'occlusives doubles labio-vélaires, la présence de syllabes fermées et l'absence d'attaques syllabiques complexes *obstruante + semi-voyelle* et *obstruante + liquide*.

Mais, peut-être encore plus intéressante du point de vue de la reconstruction de l'histoire des langues d'Afrique de l'ouest, il y a la façon dont peut se réaliser la tendance au

monosyllabisme et plus généralement à la réduction du nombre de syllabes des mots. Il y a en effet *a priori* trois façons simples de passer d'une séquence dissyllabique à une syllabe unique :

(a) la chute de V_2 dans une séquence $C_1V_1C_2V_2$ aboutit à une syllabe de type C_1VC_2 ; il est remarquable par exemple qu'un tel processus opère dans la morphologie du soninké, par exemple dans la formation de l'inaccompli des verbes, ce qui permet d'ailleurs d'observer que lorsque la séquence dissyllabique qui subit une telle réduction n'est pas en fin de mot, il peut y avoir ultérieurement interaction entre les deux consonnes mises en contact par la chute de la voyelle ;

(b) la chute de V_1 dans une séquence $C_1V_1C_2V_2$ aboutit à une syllabe de type C_1C_2V ; il s'agit clairement d'un processus actif dans la plupart des parlers mandingues du sud, et qu'on retrouve tout aussi clairement dans d'autres langues non mandé de la même zone géographique (par exemple si on compare le lexique baoulé, langue à très forte tendance monosyllabique, au lexique des langues akan situées plus à l'est) ;

(c) il y a enfin la possibilité de chute d'une consonne intervocalique, avec une distinction nécessaire selon qu'avant la chute de C_2 , les voyelles V_1 et V_2 étaient identiques ou différentes : dans le premier cas, on aboutira simplement à un monosyllabe à voyelle longue, alors que dans le deuxième cas, on aura une interaction entre deux voyelles dont le résultat définitif peut ne pas se distinguer clairement du résultat d'une évolution de type (b).

8. Conclusion

On sait depuis longtemps que les langues de la famille mandé constituent un terrain particulièrement défavorable pour une simple application des méthodes classiques de la linguistique historique. En effet, la reconstitution d'un système de flexion ancien ne peut pas s'appuyer sur l'existence de paradigmes flexionnels relativement importants et relativement homogènes à travers la famille, et on ne va pas très loin en analysant de façon un peu mécanique les régularités de correspondance qui se dégagent d'un ensemble de séries comparatives constituées à partir de listes lexicales, car la notion même de régularité n'a guère de sens lorsqu'on raisonne sur des nombres trop faibles de séries comparatives potentielles, souvent très peu sûres de surcroît — ce qui est manifestement le cas en mandé.

Dans une telle situation, comme cela a été brillamment démontré pour l'atlantique par Pozdniakov (cf. Pozdniakov 1993), on peut toutefois espérer débloquer la situation en exploitant au maximum la possibilité de dégager, à partir d'analyses morphophonologiques et/ou de la comparaison dialectale, éventuellement assorties de considérations statistiques, les types de processus susceptibles d'avoir été particulièrement actifs dans l'histoire de ces langues et dont le résultat est souvent d'empêcher de voir les possibles correspondances si on se limite à comparer sans aucune analyse préalable des formes dans lesquelles une racine ancienne a plus ou moins fusionné au cours de l'histoire avec des affixes qui ont cessé d'être reconnaissables comme tels dans une analyse synchronique.

Dans le cas précis qui a fait l'objet de cet article, il ne s'agissait pas de vouloir aboutir d'emblée à des propositions de reconstruction au niveau mandé, mais de dégager à partir d'une observation principalement basée sur le continuum dialectal mandingue (et accessoirement sur quelques autres langues mandé-nord) un certain nombre de facteurs à

prendre en compte pour l'analyse de correspondances entre occlusives vélares, occlusives vélares suivies de *w* et occlusives doubles labio-vélares :

—le premier enseignement à retirer de cette observation est que cela n'a pas de sens de travailler sur cette question sans prendre en considération simultanément l'initiale consonnantique et le schème vocalique des mots concernés ;

—ensuite, cela n'a pas de sens de prendre en considération le schème vocalique des mots sans tenir compte de l'action possible de suffixes vocaliques ; ces suffixes vocaliques (et notamment des suffixes marquant la forme définie des noms) peuvent induire des processus de réanalyse (des bases étymologiquement incorrectes pouvant se développer pour régulariser le fonctionnement morphologique des mots), et ils peuvent s'amalgamer au lexème tout en perdant leur fonctionnement d'éléments grammaticaux productifs, la séparation de la racine ancienne et des affixes qui ont pu s'y amalgamer au cours de l'histoire devenant d'autant plus difficile que le processus est ancien et a pu être suivi de remaniements de la structure syllabique ;

—enfin, on peut difficilement réfléchir sur une telle question sans prendre en considération les tendances typologiques qui, indépendamment des apparentements génétiques, caractérisent les différentes zones dans lesquelles sont parlées les langues mandé.

Sur ce dernier point, il est intéressant d'observer que la phonologie et la morphosyntaxe présentent un tableau assez différent et peuvent suggérer des conclusions opposées. En effet, en ce qui concerne la morphosyntaxe, les langues mandé prises en bloc se trouvent au cœur même d'une zone géographique caractérisée par la construction des phrases selon le schème *SO VX*, l'antéposition du génitif et l'utilisation de postpositions : les langues mandé présentent sans exception toutes ces caractéristiques, qui se retrouvent à des degrés divers dans un certain nombre de langues géographiquement proches des langues mandé, ce qui permet de supposer que les langues mandé ont joué un rôle décisif dans le développement de cette convergence typologique.

En ce qui concerne la phonologie par contre, on voit assez bien se dégager en Afrique de l'ouest deux types qu'on peut pour faire bref qualifier respectivement de 'sahélien' et de 'côtier', et de ce point de vue le tableau présenté par les systèmes phonologiques mandé varie entre ces deux types en s'écartant très peu de ce que laisse prévoir la situation géographique actuelle des parlers mandé.

On souhaiterait bien sûr en savoir un peu plus sur les migrations et les contacts de langues à date ancienne qui sont à l'origine de ces convergences typologiques. Mais sans attendre d'hypothétiques progrès dans la connaissance de la préhistoire ouest-africaine, on doit certainement retenir de ceci qu'en complément d'hypothèses sur les processus morphologiques ayant pu opérer à date ancienne, un approfondissement de la réflexion sur la typologie des systèmes phonologiques et les possibilités de passage d'un type à l'autre pourrait conduire à des progrès importants dans l'étude historique des langues mandé. La récente thèse de Vydrine contient à ce sujet des suggestions extrêmement intéressantes, et c'est certainement une direction qui mériterait d'être poursuivie.

Références bibliographiques

- Creissels, D. 1988. *Eléments de phonologie du koyaga de Mankono (Côte d'Ivoire). Mandekan 16.*
- Diallo, M. 1988. *Eléments de systématique et de dialectologie du Marka-kan (Burkina-Faso).* Thèse de doctorat. Grenoble : Université Stendhal.
- Kastenholtz, R. 1987. *Materialen zum Koranko. Afrikanistische Arbeitspapiere, Sondernummer.*
- Kastenholtz, R. 1996. *Sprachgeschichte im West-Mande. Methoden und Rekonstruktionen.* Köln : Rüdiger Köppe Verlag.
- Nicolai, R. 1979. *Les dialectes du songhay (contribution à l'étude des changements linguistiques).* Thèse de doctorat d'état. Université de Nice.
- Pozdniakov, K. 1993. *Sravnitel'naja gramatika atlantičeskix jazykov.* Moskva : Nauka.
- Touré, A. 1994. *Eléments de description de la langue soso.* Thèse de doctorat. Grenoble : Université Stendhal.
- Vydrine, V. 2001. *Fonologičeskij tip i imennaja morfologija pra-mande.* Thèse de doctorat. Saint-Petersbourg : Evropejskij universitet v Sankt-Petersburge.